

c'est avec un véritable sentiment qu'il les sentit peser à son côté.

— Quittons maintenant le chemin, proposa Christie. Après les événements qui viennent de se produire, il n'est peut-être pas sûr pour nous.

— Vous avez raison, Christie, d'autant plus qu'il est entre les mains des Anglais et de leurs alliés.

L'ancien écuyer de Walter d'Avenel glissa, sous ses vêtements de fourrure, les deux pistolets, plaqé dans ses poches les munitions de rechange qu'il avait découvertes sur le bandit, puis repoussa du pied le cadavre dans le fossé.

— En route, maintenant, dit-il, si vous le voulez bien, mon cher seigneur. Nous discuterons en sûreté sur ce qu'il convient de faire.

Il montra à Julien le ravin par lequel ils avaient débouché. Le fils de Walter d'Avenel l'y suivit, continuant à tenir son cheval à bout de rênes.

Ketty ferma la marche, considérant avec émotion l'héritier du nom d'Avenel, qu'elle avait vu si petit et qu'elle retrouvait à cette heure, portant l'épée à son côté avec la même assurance d'un chevalier accompli.

XXVI. — AMÈRES CONFIDENCES

Les trois voyageurs s'étaient arrêtés à quelques cents mètres sur une hauteur, d'où ils pouvaient découvrir la route à une grande distance. Un demi cercle de rochers leur permettait en même temps de se dissimuler si besoin était.

Christie de Clinthill, ayant battu deux silex, en fit jaillir les étincelles sur un tas de feuilles mortes. Un instant après, un feu clair faisait claquer sa flamme dans une anfractuosité où il était impossible de l'apercevoir du chemin. Puis Ketty étendait sur la braise les tranches de venaison séchée qu'ils avaient emportées de leur cabane.

— Mon cher et gentil seigneur, dit gaînement le soldat, voici le seul régal que puisse vous offrir votre fidèle écuyer. Cela redonnera à chacun de nous les forces dont il a besoin.

Son accent ensuite redevint grave :

— Et nous nous instruirons les uns les autres des dramatiques événements qui nous ont séparés. On prétendait que vous aviez cessé d'exister, mon cher Julien, assassiné par le traître Bolton et son misérable acolyte John Robby, le cabaretier. Que de larmes ont coulé !

— Pauvres chers parents ! murmura le jeune homme.

Et après un instant de méditation :

— Oui, le projet du traître Stewart Bolton était bien de me faire périr. Il avait confié cette tâche à John Robby. Celui-ci m'emporta dans sa carriole, ligoté, bâillonné, jusqu'au bord de la mer où il pensait jeter mon cadavre dans les flots. Mais un navire de pirates, le *Forward*, était à l'ancre à peu de distance : le sinistre gredin me conduisit à bord et me vendit au capitaine. De la sorte, j'étais bien mort pour les miens, et le lâche Judas ajoutait un nouveau salaire à celui que lui payait son complice et son chef. C'est miracle si j'ai survécu.

Et lentement, d'une voix triste comme s'il revivait toutes ses anciennes souffrances, il raconta sa lamentable existence à bord du navire pirate. Il dit la généreuse sollicitude de Joë, le protégeant dans la mesure du possible contre les féroces brutalités du capitaine Harrys.

Et regardant la grande taille de Christie, il prononça avec affection :

— Faible, persécuté, je devais toujours rencontrer de bons géants pour en venir en aide.

Il raconta ensuite son évasion du *Forward*, en compagnie du vicomte de Mercourt et de Joë, ce dernier ayant mis le feu aux poudres avant de partir.

Le soldat et Ketty l'écoutaient, anxieux, leurs yeux remplis de tristesse attachés sur les siens.

Ils semblaient vivre eux-mêmes les affreuses épreuves subies par celui qui n'était alors qu'un être faible, chétif, éprouvé par les mauvais traitements et les privations.

Après leur avoir raconté son long séjour au château de Kervien, la noble affection de Henri de Mercourt et tout ce qu'il lui devait, ainsi qu'à Jean Dacier et à Martial, pour avoir fait de lui ce qu'il était devenu, Julien ajouta :

— Mais une mélancolie continue m'étreignait. Je voulais retrouver ma famille, faire l'impossible pour cela, et si ceux qui m'avaient donné le jour étaient, morts je désirais au moins prier sur leur tombe. J'ai quitté la Bretagne et je suis parti pour l'Écosse avec Joë. Je sentais que je devais être le fils d'un soldat ; le seigneur de Kervien m'avait fait apprendre à manier une épée, je suis venu offrir la

mienne à la souveraine de mon pays où j'espérais retrouver la trace de mes parents. Et vous le voyez, j'y suis parvenu, hélas ! sans savoir quel lien m'unissait à eux. Je vous ai retrouvé, mon bon Christie, et avec vous la courageuse et vaillante Ketty.

Mais ses interlocuteurs ignoraient à la suite de quelles circonstances il était parvenu auprès de ceux qui lui avaient donné la vie.

Julien dut leur faire connaître la part qu'il avait prise à la guerre. Il le fit avec confusion, passant rapidement sur ses jeunes exploits, tandis que les yeux de Christie s'enflammaient, devinant ce que le jeune homme ne disait pas, retrouvant en lui la bravoure traditionnelle de la race d'Avenel.

Ses deux auditeurs apprirent ainsi l'entrée du chevalier d'Avenel dans la tente où il dormait blessé. De sorte que, rapproché de son père à se toucher, il n'avait pu le voir encore.

— Pauvre enfant ! murmura Ketty.

— Oh ! oui, Ketty, vous avez raison, c'est là le chagrin amer qui m'est resté. Si j'ignorais que la dame d'Avenel fut ma mère, au moins ai-je vécu auprès d'elle, ai-je pu lui prodiguer et recevoir d'elle des marques d'affection qu'on ne s'explique pas. Et si le destin hostile vient à faucher ma jeune existence, j'aurai cependant, à mon dernier soupir, son cher visage devant mon esprit, son sourire si doux !

Mentalement il ajouta :

— Et celui de Marguerite.

Et fixant son regard vers le nord, comme s'il pouvait y retrouver, y évoquer la silhouette du guerrier infatigable qui défendait pied à pied le sol de la patrie contre les hordes envahissantes et les traîtres mille fois plus vils :

— Mais partir ! quitter cette terre où les jours de joie furent si rares, sans emporter cette vision qui m'eût été si chère, la vue du héros dont le ciel m'a fait naître !

— Nous le retrouverons ! fit Christie avec énergie.

— Dieu t'entende et nous exauce ! ajouta Julien, en le tutoyant à son tour comme au temps où il était encore tout petit.

Un long silence avait suivi le récit fait par le descendant des chevaliers d'Avenel de la longue série de ses malheurs.

Christie, Ketty si compatissante avaient senti plus d'une fois leur cœur se briser en l'écouter. Mais dans l'affliction que le soldat ressentait encore, une joie, une espérance invincible se levait dans son âme. Il venait de retrouver le jeune maître qu'il avait tant affectionné jadis, il l'avait rencontré pour l'arracher au lâche ennemi de sa famille. N'était-ce pas un augure heureux ?

Une confiance nouvelle envahissait l'âme de Christie, et il se sentait de force à lutter contre une armée, pour se rapprocher de Walter d'Avenel et mettre enfin son fils dans ses bras.

Dans son orgueil haineux, Stewart Bolton avait levé tous les voiles du passé par le récit fait autrefois à Christie de Clinthill dans son cachot, et ensuite en obligeant Julien à se replonger dans ces années lointaines dont le souvenir s'était éteint pour lui.

Mais il restait à expliquer comment il se faisait que Christie se trouvait dans ces forêts avec ce costume et cet aspect qui rappelaient les anciens temps de la barbarie.

Le soldat tenait surtout à ce que le fils de son maître ne pût le soupçonner d'avoir déserté lorsque le malheur s'était appesanti sur la maison d'Avenel.

Il lui apprit donc son départ à la recherche du traître Bolton, sa longue incarcération dans la forteresse de Korswery.

— Vois-tu, Julien, ton fidèle Christie acceptant de périr tranquillement de vieillesse au sommet d'une tour ? Non ! Une belle nuit j'ai joué la partie. Je ne risquais que de me rompre les os. Après j'étais libre, et bientôt, me cachant comme une bête sauvage, je reprenais la route d'Écosse.

Lui aussi venait encore de tutoyer son jeune seigneur, comme à l'heureux temps de jadis. C'était si bon d'être ainsi l'un à côté de l'autre après tous les obstacles qu'ils avaient surmontés.

Il indiqua ensuite les désastres qui l'avaient obligé à quitter les bords de la Tweed avec Ketty et le vieux meunier, le pauvre vieillard ayant succombé à la peine, jalonnant leur route d'une tombe, pour arriver à cette dernière étape.

Des larmes mouillaient les yeux de Ketty au souvenir du père étendu sous le mausolée rustique élevé par Christie au fond des forêts désertes. Julien lui tendit les mains.

— Chère et bonne Ketty, dit-il, ceux qui ont souffert connaissent l'amertume de la douleur. Je suis presque un enfant encore, mais je sens combien votre deuil doit être affreux. Ketty, voulez-vous m'embrasser pour qu'un peu de consolation naîsse en vous de sentir vos regrets partagés par d'autres. Car, moi aussi, j'affectionnais le bon meunier du Moulin-Joli.

(A suivre)